VIII

DEUX RÉPONSES DE TIBULLE À VIRGILE : LES ÉLÉGIES II, 1 ET II, 5

par Jacqueline FABRE-SERRIS
Professeur à l'Université de Lille III

SOMMAIRE. — *Une des clefs de lecture permettant de mieux saisir la spécificité des élégies de* ***Tibulle*** *consiste dans l'analyse des rapports de leur auteur avec* ***Virgile.*** *Dans les élégies II, 1 et II, 5, Tibulle met en évidence la plasticité du genre élégiaque, que l'auteur des* Bucoliques *avait réduit au pur ressassement d'une plainte amoureuse. Défendant les options convergentes de Gallus et de Messala, il refuse cette vision négative et montre que l'****élégie*** *peut aussi évoquer des amours heureuses et conjuguer la thématique érotique à ces grands motifs de l'idéologie romaine, qui constituent la matière des* Géorgiques *et de l'*Énéide*: l'éloge du* rus, *la valorisation des temps passés, la célébration de la* pietas, *de la gloire militaire et des destins de Rome.*

EPITOME. — *Una delle chiavi di lettura che permette di capire meglio la specificità delle elegie di Tibullo consiste nell'analisi dei rapporti del loro autore con Virgilio. Nelle elegie II, 1 e II, 5, Tibullo mette in evidenza la plasticità del genere elegiaco, che l'autore delle* Bucoliche *aveva ridotto alla pura ripetizione di un lamento amoroso. Difendendo le scelte convergenti di Gallo e di Messala, egli rifiuta questa visione negativa e mostra che l'elegia può anche evocare degli amori felici e unire la tematica erotica con questi grandi motivi dell'ideologia romana che costituiscono la materia delle* Georgiche *e dell'*Eneide*: l'elogio del* rus, *la valorizzazione dei tempi passati, la celebrazione della* pietas, *della gloria militare e dei destini di Roma.*

Leurs développements répétés sur la campagne, ses dieux, ses rites font des élégies écrites par Tibulle un cas particulier du genre — essentiellement érotique et urbain — que pratiquent Properce et Ovide. Je voudrais essayer ici de montrer, à propos de deux d'entre elles, l'élégie II, 1 et l'élégie II, 5, qu'une des clefs de lecture permettant de mieux appréhender la spécificité des élégies tibulléennes consiste dans l'analyse des rapports de leur auteur avec Virgile, considéré dans son parcours poétique, des *Bucoliques* à l'*Énéide*. Cette confrontation m'amènera à poser, à la suite de F. CAIRNS [1], la question de l'influence que Messala a pu exercer, parallèlement à Gallus, sur les choix poétiques de Tibulle.

L'élégie II, 1 s'ouvre sur une évocation d'un rite de la campagne, la *lustratio*. Au moment où il est question de célébrer avec du vin ce jour de fête, Tibulle évoque Messala, qui est absent : il souhaite que tous prononcent

1. F. CAIRNS, *Tibullo e Properzio*, dans *Atti del Convegno Internazionale di Studi su Albio Tibullo*, Roma, 1986, p. 50.

des vœux pour sa santé une coupe de vin à la main. Après avoir fait allusion aux succès militaires de Messala en Aquitaine, le poète l'invoque personnellement dans des termes qui l'assimilent à une divinité, dont il sollicite la venue et la faveur dans le cadre de l'action de grâces qu'il s'apprête à rendre aux dieux : *huc ades aspiraque mihi, dum carmine nostro / redditur agricolis gratia caelitibus* [2]. Le chant en l'honneur des dieux de la campagne, qui commence ensuite, s'ouvre sur un vers : *rura cano rurisque deos*, que l'on a rapproché de l'*incipit* de l'*Énéide : arma uirumque cano*. La formule, qu'il y ait ou non renvoi, est solennelle et signale, à l'intérieur de l'élégie, autrement dit d'un poème relevant d'un *genus tenue*, l'insertion d'un autre type de texte poétique, l'hymne, qui, comme l'épopée, appartient au *genus grande*.

Structurellement, toutefois, c'est un autre texte de Virgile qui semble avoir été pris pour modèle : le début des *Géorgiques*. Dans le *prooemium* du premier livre de son poème agricole, Virgile évoque les différents dieux qui ont manifesté leur faveur aux habitants des campagnes ; son projet est de chanter leurs dons : *munera uestra cano* (v. 12). Cette énumération des dieux bienfaiteurs des paysans est suivie d'une adresse à Octave, destiné, lui-même, à devenir plus tard un dieu ; Virgile sollicite sa faveur comme il le ferait pour une des divinités traditionnelles invoquées par les poètes : *da facilem cursum atque audacibus adnue coeptis / ignarosque uiae mecum miseratus agrestis / ingredere et uotis iam nunc adsuesce uocari* [3].

Dans l'élégie II, 1, ce dernier passage a pour correspondant l'invocation à Messala. Au livre I des *Géorgiques*, la raison qui a présidé au choix de Virgile est clairement énoncée : Octave est sollicité en tant que futur dieu dont les bienfaits, quels qu'ils soient (le poète en énumère quelques-uns) seront favorables aux hommes. Tel n'est pas le cas de Messala, dont les exploits — actuels — sont présentés par Tibulle comme rehaussant la gloire de sa famille, notation conforme à l'idéologie républicaine traditionnelle. À l'inverse du motif choisi par Virgile : la divinisation future des bienfaiteurs de l'humanité, catégorie dans laquelle entrent les dirigeants politiques, la façon dont Tibulle évoque Messala ne donne au personnage aucune qualification particulière pour être placé par un poète dans la position d'une divinité inspiratrice. Aussi est-ce peut-être un autre trait de la personnalité de Messala qui justifie cette invocation : le fait que ce général et homme politique soit aussi un poète et qu'en tant que tel, il exerce sur les poètes qu'il protège une influence dans le domaine des choix littéraires, linguistiques et idéologiques. Il se trouve que nous avons conservé un texte qui évoque la production poétique de Messala : la neuvième épigramme de l'*appendix virgiliana*. Le protecteur de Tibulle y est célébré pour ses vic-

2. Tibulle, II, 1, 35-36 : « Viens ici m'inspirer au moment où mon chant rend grâces aux dieux de la campagne. »

3. Virgile, *Géorgiques*, I, 1, 40-42 : « Donne-moi une course facile ; montre-moi par un signe que tu es favorable à mon audacieuse entreprise ; saisi de pitié devant l'ignorance des paysans, engage-toi avec moi sur la route et accoutume-toi à être dès maintenant invoqué dans les vœux. »

toires militaires, mais aussi pour ses vers, qui, si l'on s'en tient à l'éloge de l'auteur anonyme de l'épigramme, développaient des motifs bucoliques et érotiques en langue grecque. Nous verrons que ces deux types d'inspiration ne sont pas absents de la suite de l'élégie II, 1.

Dans le livre I des *Géorgiques*, les dieux que nomme Virgile relèvent de trois catégories : les grands dieux : Liber, Cérès, Neptune, Minerve ; des divinités mineures comme Pan, Silvain, dont certaines sont prises en groupe : les Faunes et les Dryades ; enfin des dieux et des déesses dont le nom n'est pas indiqué : *dique deaeque omnes, studium quibus arua tueri* (v. 21). Tibulle, lui, évoque seulement, de façon anonyme, des *ruris dei*.

L'imprécision est volontaire : elle accompagne une description des dons divins qui semble reprendre un certain nombre d'étapes que l'on trouve énumérées dans les textes philosophiques qui s'attachent à retracer le parcours de l'humanité de la nature à la culture. Il est successivement question de l'abandon du gland comme première nourriture, de l'invention de cabanes de feuillages, de celle de l'élevage et de la roue, de l'arboriculture, de la culture du vin et du blé, de l'apiculture et enfin de la naissance de la musique et de la poésie. Quoiqu'elle ne corresponde pas dans le détail au livre V du *De rerum natura*, c'est néanmoins à Lucrèce que cette énumération fait penser dans la mesure où l'intervention des dieux finit comme par se diluer dans un relevé de pratiques qui scandent les progrès des hommes sur la voie du *cultus*.

La dernière notation, celle de l'invention de la musique de la flûte par le laboureur, renvoie plus précisément à un passage du livre V du *De rerum natura* qui a eu un très grand retentissement dans la poésie augustéenne et plus particulièrement chez les élégiaques : celui qui est consacré à l'invention de la musique primitive au temps des bergers. La substitution opérée par Tibulle, chez qui il est question, non du berger, mais du laboureur, n'est pas anodine ; elle témoigne, me semble-t-il, de l'influence qu'a exercée sur le poète élégiaque la lecture que Virgile a faite de Lucrèce dans les *Géorgiques*.

À la fin du livre II des *Géorgiques*, en effet le lecteur trouve un long développement portant à la fois sur la vie des paysans et sur la situation du poète. Les premiers sont loués pour un mode de vie dans lequel la première place est tenue par les valeurs du *labor* et de la *pietas* : *...illic saltus ac lustra ferarum / et patiens operum exiguoque assueta iuuentus, / sacra deum sanctique patres*[4]. Virgile parle ensuite de lui : il espère pouvoir accéder à un savoir sur la nature dont il propose une formulation qui rappelle certaines parties du programme poétique de Lucrèce. Toutefois, s'il se trouve dans l'incapacité de suivre cette voie : *Sin, has ne possim naturae accedere partis* (v. 483), il se contentera de vivre loin des villes : *rura mihi*

4. Virgile, *op. cit.*, II, 471-473 : « Là se trouvent les bois et les tanières des bêtes sauvages, une jeunesse endurante à l'ouvrage et accoutumée à peu, le culte des dieux, le respect sacré des pères. »

et rigui placeant in uallibus amnes / flumina amem siluasque inglorius [5]. Il célèbre ensuite comme l'équivalent d'un savoir sur la nature une connaissance des dieux de la campagne : *Felix qui potuit rerum cognoscere causas, / atque metus omnis et inexorabile fatum / subiecit pedibus strepitumque Acheruntis auari! / Fortunatus et ille deos qui nouit agrestis / Panaque Siluanumque senem Nymphasque sorores!* [6], ce qui correspond en fait, dans la mesure où il s'agit d'une connaissance des dons des dieux, au programme poétique qu'il a lui-même énoncé au livre I des *Géorgiques*.

Pour Lucrèce, la poésie primitive a été une poésie de bergers qui ont pris la nature pour modèle en essayant de reproduire à la flûte les chants des oiseaux et le bruissement des roseaux dans le vent. Sa propre poésie en est le correspondant moderne dans la mesure où elle a aussi pour objet la nature, vue désormais à travers la vision qu'en a développée la philosophie épicurienne. Virgile substitue à cette vision philosophique une connaissance — moins cosmique — des dons de la nature dont il veut faire partager la conscience intime autant à ses lecteurs qu'à ceux qui vivent à la campagne [7]. Ce point de vue est repris par Tibulle mais — et la différence est d'importance — dans le cadre d'un autre genre littéraire que le poème didactique dont relève aussi le *De rerum natura* : l'élégie d'amour.

Qu'est-ce qu'a été, selon le Tibulle de l'élégie II, 1, la poésie primitive ? des chants modulés à la flûte en l'honneur des dieux pour se reposer des labours. Ces arrêts de la culture des champs rappellent les *otia dia* des bergers lucrétiens. Mais deux détails attestent une influence de Virgile et plus particulièrement de la *Bucolique* 5 : le fait que ces manifestations poétiques soient fondamentalement des actes de *pietas* et qu'elles s'accompagnent de danses lors de fêtes où Bacchus recevait un bouc en présent. Dans la *Bucolique* 5 de Virgile, les chants des bergers ont pour objet Daphnis, qui est considéré comme l'égal d'un dieu et loué pour l'invention de gestes civilisateurs au nombre desquels figure l'introduction des thiases de Bacchus.

En tant que texte sur la vie des premiers des hommes, l'élégie II, 1 de Tibulle apparaît donc comme une variation personnelle sur deux textes virgiliens : la conception de la poésie développée dans la *Bucolique* 5 et le programme poétique des *Géorgiques*, qui constituait lui-même une adaptation du projet lucrétien, avec le choix d'une perspective tout à fait particulière puisque l'opposition virgilienne campagne/ville, équivalent de l'opposition lucrétienne temps pastoraux/époque actuelle est conduite, chez le poète élégiaque, du point de vue de l'amour.

5. Virgile, *op. cit.*, II, 485-486 : « Puissent me plaire les campagnes et les fleuves qui coulent dans les vallées ; que sans chercher la gloire j'aime les cours d'eau et les forêts. »

6. Virgile, *op. cit.*, II, 490-494 : « Heureux celui qui a pu connaître les causes des choses, qui a foulé aux pieds toute crainte, le destin inexorable et le bruit qui entoure l'insatiable Achéron ! Heureux aussi celui qui connaît les dieux des champs, Pan, le vieux Silvain et les nymphes qui sont sœurs ! »

7. Voir G. B. CONTE, *Virgilio*, Georgiche, introduzione a cura di G. B. CONTE, Milano, 1980, p. XI-XII.

Tibulle associe en effet au *rus* et à l'activité pastorale l'invention du *femineus labor* qu'est le travail de la laine, *cura* que l'idéologie romaine met traditionnellement en rapport avec le mariage et la fidélité des femmes, comme en témoigne le finale de l'élégie I, 3 où le poète, inquiet de ce que deviennent ses amours en son absence, imagine qu'une arrivée inattendue lui fera découvrir sa Délie veillant en compagnie d'une vieille femme, *sancti pudoris custos*, qui lui raconte des histoires, et d'une jeune esclave qui file la laine.

Puis Tibulle évoque Cupidon né, lui aussi, aux champs, où débuta son activité d'archer, activité dans laquelle il était moins habile qu'à présent puisqu'il ne s'exerçait alors que sur les troupeaux des cavales. La notation a intrigué; aucun mythe connu ne fait état d'une naissance d'Eros à la campagne. Comme l'a suggéré David O. Ross[8], ce texte est probablement à rapprocher du passage du livre III des *Géorgiques* où Virgile développe l'idée que la violence amoureuse s'exerce avec la même force chez la race des hommes et chez celle des animaux : *Omne adeo genus in terris hominumque ferarumque / et genus aequoreum, pecudes pictaeque uolucres / in furias ignemque ruont : amor omnibus idem*[9], mais signale comme un cas particulier la folie furieuse qui peut s'emparer des cavales quand elles sont la proie du désir : *scilicet ante omnis furor est insignis equarum / et mentem Venus ipsa dedit, quo tempore Glauci / Potniades malis membra absumpsere quadrigae*[10].

Ce passage virgilien est, me semble-t-il, lui-même à mettre en relation avec les vers 1073-1077 du livre V du *De rerum natura*, où, pour mieux suggérer la fougue amoureuse des étalons, Lucrèce les présente comme éperonnés par un cavalier qui serait l'Amour : *Denique non hinnitus item differre uidetur / inter equas ubi equus florenti aetate iuuencus / pinnigeri saeuit calcaribus ictus Amoris / et fremitum patulis sub naribus edit ad arma / et cum sic alias concussis artubus hinnit?*[11] Tibulle choisit d'intégrer son développement sur l'amour chez les étalons et les cavales dans le cadre d'une opposition temps pastoraux/époque actuelle, en proposant de considérer que (comme c'est, du reste, implicite pour celles des hommes) l'activité de Cupidon a connu des progrès, le dieu étant devenu bien plus habile dans le maniement de son arc.

Dans les vers suivants, Tibulle souligne, comme Virgile, l'universalité et la violence de l'amour auquel aucun âge n'échappe et qui fait oublier à

8. D. Ross, *Tibullus and the Country*, dans *Atti del Convegno Internazionale di Studi su Albio Tibullo*, Roma, 1986, p. 255.

9. Virgile, *op. cit.*, III, 242-244 : « Aussi toute la race des hommes et des bêtes sauvages sur la terre, la race des animaux qui vivent dans l'eau, les troupeaux et les oiseaux au plumage coloré se ruent dans des transports ardents : l'amour est le même pour tous. »

10. Virgile, *op.cit.*, III, 266-268 : « Assurément c'est surtout chez les cavales que la fureur amoureuse est remarquable; Vénus elle-même leur a donné ces dispositions à l'époque où un quadrige de pouliches de Potniae dévora les membres de Glaucus. »

11. Lucrèce, *De rerum natura*, V, 1073-1077 : « Enfin ne nous paraissent pas différents les hennissements que l'on entend parmi les cavales quand un jeune étalon, dans la fleur de l'âge, s'emporte sous les coups d'éperons de l'Amour ailé et s'ébroue en ouvrant largement ses naseaux en vue du combat ou quand, dans d'autres circonstances, frémissant ainsi de tous ses membres il hennit? »

chacun dignité et morale. Il donne, entre autres, comme exemples de comportement amoureux les paroles prononcées devant la porte fermée et la façon dont la *puella* échappe la nuit à ses gardiens pour rejoindre son amant. Dans le cadre général d'une opposition du Cupidon d'autrefois à celui d'aujourd'hui, le choix de ces deux exemples qui correspondent à des situations topiques de l'élégie met implicitement en évidence la validité du genre qui exprime l'amour dans ses développements actuels.

Au livre III des *Géorgiques*, pour illustrer la force terrible de la passion chez les hommes, Virgile avait pris l'exemple du *durus amor* de Léandre, que rien ne put retenir de se jeter, la nuit, à travers les flots déchaînés par la tempête, pas même la pensée que la bien-aimée qu'il voulait rejoindre, mourrait s'il lui arrivait malheur (v. 258-263). Le choix n'est pas anodin : il s'agit d'une des histoires à laquelle le dernier des élégiaques a consacré des *Héroïdes* doubles, et on a des raisons de supposer que c'était un des *exempla* mythologiques évoqués dans les *Amores* de Gallus [12] (du reste, dans tout ce passage du livre III, la description virgilienne de l'amour comme *furor* atteste aussi l'influence de la poétique gallienne). Le dernier exemple choisi par Tibulle, celui de la *puella* qui rejoint dans la nuit son ami, montre indirectement qu'il est — dans la thématique élégiaque — d'autres aboutissements de l'amour que le désespoir et la mort, qui sont les deux issues que Virgile associe à la conception gallienne de l'*amor-furor*, comme l'attestent la *Bucolique* X avec l'échec de la conversion poétique proposée par le poète à Gallus, le livre IV des *Géorgiques* avec la fin tragique de l'histoire d'Orphée et le chant IV de l'*Énéide* avec le suicide de Didon.

Dans l'élégie II, 1, Cupidon n'est pas seulement décrit comme un dieu qui opprime ceux que sa flèche a touchés ; comme Janus, il a, en quelque sorte, deux visages et peut également être doux et bienveillant quand son intervention prend la forme d'un souffle : *felix cui placidus leniter adflat Amor* [13]. Aussi le poème de Tibulle se termine-t-il sur une prière visant à obtenir la faveur du dieu, conclusion typique de la façon dont le genre élégiaque reprend et réélabore la matière des grands genres. L'hymne en l'honneur des dieux devient ici invocation à la fois publique (*palam*) et privée (*clam*), et Cupidon est doublement célébré comme dieu de la fécondité des troupeaux et comme divinité dispensatrice d'un amour partagé.

Cette prière à Cupidon sur laquelle se conclut l'hymne écrit par Tibulle en l'honneur des dieux de la campagne est une double réponse aux *Géorgiques*. Une réponse au livre III où Virgile conseille d'affermir la

12. Voir A. BARCHIESI, *Vers une histoire de l'élégie latine : les* Héroïdes *« doubles » (16-21)*, dans *Élégie et épopée dans la poésie ovidienne* (Héroïdes et Amours) en hommage à Simone Viarre, Lille, 1999, p. 63-64. Si cette hypothèse est valable, on aurait là un nouvel exemple de l'influence exercée sur Virgile par la conception gallienne de l'amour dont témoignent la *Bucolique* X, le livre IV des *Géorgiques* et le chant V de l'*Énéide*.

13. Tibulle, II, 1, 80 : « Heureux celui que Cupidon en restant paisible touche doucement de son souffle. »

vigueur des bœufs et des chevaux en les soustrayant aux tentations du désir, dont la force terrible et destructrice s'exerce de façon équivalente sur tous les êtres vivants (v. 209 et suiv.), et une réponse au livre IV, où Virgile oppose au mode de vie du paysan régi par la *pietas* et le *labor* dont Aristée est le modèle, le comportement d'Orphée, image du poète élégiaque, enfermé dans son désespoir amoureux et dont le chant n'est que plaintes vaines.

Dans l'élégie II, 1, contrairement au livre III des *Géorgiques*, Tibulle juge l'action de Cupidon sur les troupeaux bénéfique (*uos celebrem cantate deum pecorique uocate / uoce*) et, à l'inverse du livre IV du poème virgilien, il estime que son influence sur la vie des hommes peut être bienfaisante (*palam pecori, clam sibi quisque uocet*). En conseillant aux participants de formuler une prière semblable à la sienne, le poète élégiaque suggère que chaque homme peut avoir affaire à Cupidon et rend, en quelque sorte, sensible le contraste existant entre deux positions prises successivement par Virgile à propos du sentiment amoureux dans les *Géorgiques*, celle du livre III où il fait de l'amour une force universelle d'une extrême violence : *amor omnibus idem*, et celle du livre IV, où il oppose le comportement du paysan, représenté par Aristée chez qui l'amour a pris la forme d'un désir passager pour Eurydice et qui donne la priorité au *labor* et à la *pietas*, à celui du poète *élégiaque*, représenté par Orphée, qui ne se console pas de la perte de sa bien-aimée.

Ce faisant, Tibulle montre aussi que l'élégie n'est pas toujours centrée uniquement sur les amours d'un poète et qu'elle est susceptible de prendre en charge les *curae* à la fois des habitants de la campagne et des amoureux que ces derniers peuvent être aussi. Il en résulte non seulement une mise en évidence de l'étendue du champ thématique de l'élégie, mais une réévaluation de la figure du poète face à celle du paysan. Réévaluation qui est importante : dans la mesure où les *Géorgiques* tendent à la célébration du seul mode de vie des habitants de la campagne, le lecteur y assiste en effet plus ou moins à une dilution de la figure du poète comme le montrent les vers célèbres du livre II que j'ai déjà cités : *rura mihi et rigui placeant in uallibus amnes / flumina amem siluasque inglorius*, où celui-ci aspire à être un amoureux obscur — en quelque sorte, anonyme — des fleuves et des bois, rêvant de lointaines et littéraires régions grecques. Si l'amour, comme le dit Virgile, est une force qui a toujours existé mais qu'elle s'exerce aujourd'hui avec plus de succès qu'autrefois, une seule issue est possible : c'est — comme toujours envers les dieux — la prière et telle est une des fonctions que Tibulle assigne à l'élégie, refusant de voir en elle seulement ce à quoi Virgile réduit la poésie gallienne : une pure et inefficace plainte.

Le refus que manifeste ici Tibulle de concevoir le genre qu'il pratique comme uniquement consacré à l'analyse et à la déploration du *durus amor*, passe, me semble-t-il, par une relecture des *Géorgiques*, tout à fait consciente du parcours de Virgile à partir des *Bucoliques* sous l'influence de sa propre lecture du *De rerum natura*, qui proposait une analyse extrê-

mement critique de l'amour, admis seulement sous la forme passagère de la *Venus uolgiuaga*. Cette hypothèse n'est nullement incompatible avec celle d'un rôle joué par la personnalité de Messala, qui est présenté comme l'inspirateur de l'élégie II, 1 et qui était l'auteur de poésies bucoliques et érotiques. Il est probable qu'il y a eu entre Tibulle et Messala le même accord en matière d'options littéraires et idéologiques qu'entre Virgile et Octave, invoqué, lui, au début des *Géorgiques*.

L'élégie II, 5, composée pour célébrer l'entrée du fils de Messala, Messalinus, dans le collège des prêtres chargés de la garde des livres sibyllins, se présente comme un hymne en l'honneur d'Apollon. En tant que tel, ce texte aurait pu, s'il avait eu pour auteurs Horace ou Virgile, être placé sous le patronage d'Octave-Auguste : Apollon est, depuis Actium, le dieu officiellement célébré comme le protecteur du *Princeps*. Comme il l'avait fait pour l'élégie II, 1, Tibulle a mis explicitement son poème en relation avec le membre éminent d'une autre *gens* que celle qui est au pouvoir.

Si Apollon est le dieu dont Octave revendiqua la protection personnelle, c'est du mythe troyen qu'il se servit pour légitimer, en tant que descendant d'Énée, comme auparavant César, son accession au pouvoir. Dans l'élégie II, 5, le dieu et l'arrière-plan troyen de l'histoire romaine sont associés sans mention explicite des deux membres de la *gens* issue de Iule qui se sont succédé à la tête de l'État. Tibulle choisit d'invoquer Apollon en tant que divinité oraculaire dont les prophéties n'ont jamais trompé les Romains et il fait remonter cette protection aux temps lointains de la destruction de Troie. Il est question, dans la prophétie qu'il évoque, d'Énée, à qui est dévoilé son destin personnel, et de Rome dont la fondation et le destin de maîtresse du monde sont annoncés.

Il est difficile de savoir ce que Tibulle a pu connaître de l'*Énéide* au moment où il écrit l'élégie II, 5. Si l'on confronte son texte à celui de Virgile, on note un certain nombre de divergences qui sont plus significatives si elles ont été intentionnelles. Dans les deux textes, une sibylle fait une prophétie à Énée. Chez Virgile, il s'agit de la sibylle de Cumes, que le héros rencontre à son arrivée en Italie ; chez Tibulle, la scène se passe à Troie, au moment de la chute de la ville. La sibylle virgilienne prévoit des combats qu'elle décrit comme une autre guerre de Troie et fait espérer à Enée une première voie de salut grâce à une cité grecque. Il s'agit d'une allusion à l'appui arcadien que le héros sollicitera au livre VIII et qui donnera lieu à une description du Latium sous le règne du roi Évandre.

Si cet épisode des luttes italiennes menées par Énée n'est pas évoqué par Tibulle, on trouve en revanche dans l'élégie II, 5 une description du Latium pré-troyen que l'on peut mettre en parallèle avec les vers virgiliens racontant, au livre VIII, la venue des Troyens chez Évandre sur le site de la future Rome. Deux éléments essentiels de ce passage de l'*Énéide* se retrouvent dans l'élégie II, 5 : les lieux, d'une part, sont décrits comme occupés par des troupeaux et de pauvres demeures ; d'autre part identifiés

sous leur nom moderne ou grâce aux monuments romains qui y ont été ultérieurement élevés : le Palatin, le Vélabre ou le temple de Jupiter Capitolin.

Chez Virgile, l'évocation de cet emplacement hautement symbolique du pouvoir romain s'accompagne de la mention d'une terreur diffuse éprouvée alors par les habitants frappés par un obscur sentiment de sacré ; Évandre précise à Enée que ses Arcadiens ont cru voir sur cette colline Jupiter lui-même. Rien de tel chez Tibulle, où la *religio* apparaît sous le seul aspect des humbles gestes de *pietas* accomplis par les bergers à l'égard des statues de bois des dieux agrestes, Palès et Pan.

Le même type de différences se retrouve à propos de la musique : Tibulle mentionne l'offrande par un berger d'une flûte de Pan au dieu qui l'a inventée ; Virgile évoque le chant des Saliens dont le chœur célèbre Hercule, figure dont la critique a montré les rapports qu'elle avait avec celles d'Énée et d'Auguste.

À la comparer ainsi à celle de Virgile, la description de Tibulle est plus cohérente avec le contexte pastoral associé traditionnellement à la patrie d'Évandre, l'Arcadie[14]. La thématique amoureuse développée ici est conforme, elle aussi, à la tradition de la poésie pastorale grecque : Tibulle évoque les amours heureuses d'une jeune fille et d'un berger, riche de son seul troupeau (autrement dit, pauvre comme Évandre), qui se retrouvent à l'occasion d'un jour de fête. Le développement des études galliennes, ces dernières années, a mis en évidence l'existence d'une thématique pastorale dans les *Amores*, dont l'héritier majeur chez les élégiaques a été manifestement Tibulle. Sans doute l'influence du premier des élégiaques s'est-elle conjuguée, sur ce point, avec celle du protecteur du poète.

Comme dans l'*Énéide*, où la venue d'*Énée* est synonyme de combats, le paisible paysage pastoral décrit par Tibulle est mis en relation, dans la mesure où il sert de contexte à la prophétie de la sibylle, avec l'annonce de guerres. Le début de l'oracle toutefois surprend, car si la sibylle fait allusion à l'ascendance maternelle et divine d'Énée, ce n'est pas le nom de Vénus qu'elle prononce, mais celui de son frère, l'Amour.

Les révélations apolliniennes portent sur le sort du héros, à qui est prédite une future divinisation. La sibylle, qui procède rétrospectivement, évoque ensuite la victoire qu'il obtiendra sur les Rutules et la mort de son adversaire, Turnus. Puis elle mentionne la fondation de cités, Lavinium, Albe et Rome. Quatre vers sont consacrés à l'épisode de la séduction par Mars de la vestale Ilia, traité à la manière élégiaque. Tibulle insiste sur un oubli réciproque des tâches et des fonctions : les foyers de Vesta sont abandonnés par Ilia, le dieu amoureux laisse ses armes sur la rive du fleuve. La Sibylle conclut sa prophétie en présentant la dernière ville fondée, Rome, comme celle qui reprendra et mènera à leur terme les ambitions troyennes en devenant la maîtresse du monde.

14. Notons par ailleurs que l'association d'Apollon, de Palès et de Pan est virgilienne : on la trouve dans les premiers vers du livre III des *Géorgiques*.

L'ensemble correspond, dans son orientation générale, à la thématique développée par l'épopée romaine depuis Naevius : il est question de guerres menées victorieusement, de dieux et d'un destin favorables. Mais une absence frappe dans tout ce passage : celle de noms de héros romains et en particulier de personnages contemporains. Il s'agit là d'un choix constant, que l'on retrouve au moment où, après l'énoncé de cet oracle, Tibulle se livre, sous couvert d'allusions à des prophéties ultérieures de diverses sibylles, à l'énumération de nombreux présages défavorables dont l'époque n'est pas précisée mais dont il souligne qu'ils concernent des événements désormais accomplis : *haec fuerant olim*. On y a vu des allusions à la mort de César et aux guerres civiles ; la volonté d'éviter toute référence explicite au passé et en particulier au passé récent est particulièrement sensible, surtout si l'on compare ce parti-pris allusif à la fin du livre VIII de l'*Énéide*, qui est consacrée, à travers la description du bouclier offert par Vénus à Enée, à une revue de l'histoire de l'*Vrbs* et des triomphes des Romains se terminant sur l'image de l'Apollon d'Actium tendant son arc contre les adversaires d'Octave.

Il est tout aussi significatif que le nom de Romulus ne soit pas mentionné dans la prophétie de la sibylle, qui fait allusion à ses parents, mais dans le passage qui précède cette prophétie. Tibulle évoque brièvement, au cours de sa description du Latium pré-troyen, le fondateur de Rome en associant son nom à celui de son frère dans deux vers où il rappelle assez brutalement que ce dernier fut exclu du cours de l'histoire : *moenia consorti non habitanda Remo*. On sait combien le régime s'efforça de faire oublier l'épisode du meurtre de Rémus ravivé par les guerres civiles, en favorisant les versions de sa mort qui n'impliquaient pas Romulus. Le texte de l'élégie II, 5 ne prend pas parti, mais souligne, avec l'emploi de l'adjectif *consors*, cette inégalité du destin réservé aux deux frères que l'idéologie augustéenne ne réussit jamais à justifier.

L'élégie II, 5 se conclut sur la description d'une fête agricole que l'on peut identifier avec les Palélies : *ac madidus baccho sua festa Palilia pastor / concinet* [15], choix cohérent puisque la prophétie de la sibylle s'est conclue sur la fondation de Rome et que les Palélies sont célébrées le jour anniversaire de la fondation de l'*Vrbs*. Le passage rappelle le finale du livre II des *Géorgiques* : il est question dans les deux textes des greniers (*horrea*) remplis du blé de Cérès, de la vendange, des baisers que ses enfants donnent au paysan, enfin des moments de repos où l'on s'étend sur l'herbe, la coupe à la main. Toutefois tandis que Virgile décrit des concours d'adresse entre les gardiens des troupeaux, Tibulle évoque des querelles entre amoureux suivies de réconciliations.

À ces amours heureuses de la campagne est opposé le cas personnel du poète, pour qui l'amour est synonyme de *dolor*. Sa situation est mise en rapport avec un accroissement du pouvoir de Cupidon, qui s'est approprié les

15. Tibulle, II, 5, 87-88 : « Imbibé de vin le berger célébrera ses fêtes de Palès. »

armes d'Apollon : *sed postquam sumpsit sibi tela Cupido / heu! heu! quam multis ars dedit ista malum* [16]. Ces réflexions de Tibulle sur l'évolution d'un usage guerrier à un usage érotique de l'arc depuis qu'il est manié par Cupidon sont, sans doute, à l'origine des vers du livre I des *Métamorphoses* décrivant le fils de Vénus en train de s'emparer des armes d'Apollon qui, sur le moment, ironise sur son équipement incongru. Dans le texte ovidien, l'épisode marque le passage d'une poésie épique (le combat du dieu Apollon contre le monstre Python) à une poésie érotique (le récit de ses premières amours). Dans l'élégie II, 5, il s'agit aussi de justifier une thématique érotique dont la forme d'expression actuelle est l'élégie, comme le montre le recours à deux autres de ses motifs majeurs : l'allusion à l'année de souffrances vécue à la suite de sa blessure amoureuse, motif que l'on trouve, par exemple, dans l'élégie proémiale du *monobiblos* de Properce : *et mihi iam toto furor hic non deficit anno* [17], et sa conséquence : l'impossibilité d'avoir un autre sujet d'inspiration que la *domina* à laquelle le poète est soumis : *usque cano Nemesin, sine qua uersus mihi nullus / uerba potest iustos aut reperire pedes* [18].

L'élégie II, 5 se conclut sur l'idée que, si l'inspiration érotique est primordiale, elle doit être compatible avec une inspiration de type épique. Aussi Tibulle adresse-t-il une prière à son amie, en lui demandant de le laisser célébrer les victoires militaires de Messalinus, si ce dernier suit, comme il se doit, l'exemple de son père et obtient à son tour les honneurs du triomphe.

Virgile avait donné à Gallus le conseil de se détourner de l'élégie en l'engageant à écrire, dans la *Bucolique* 6, de la poésie étiologique et, dans la *Bucolique* 10, de la poésie bucolique à la manière théocritéenne, sur le modèle de l'idylle 11, qui présentait le renoncement à la passion comme un effet du chant pastoral. Messala, général et poète, comme Gallus, partageait, semble-t-il, avec lui le choix d'une inspiration bucolique et érotique, que l'on retrouve aussi à la même époque chez un poète comme Valérius Cato, auquel Gallus fait allusion dans le papyrus de Qaṣr Ibrîm. Avec les élégies II, 1 et II , 5, Tibulle a voulu, me semble-t-il, défendre les options convergentes du fondateur de l'élégie et de son propre protecteur, et choisi de répondre à Virgile, en montrant, par l'exemple, la plasticité d'un genre littéraire que l'auteur de l'*Énéide* avait réduit au ressassement de la plainte amoureuse. Comme en témoigne l'existence de trois poètes élégiaques après Gallus, la poésie de ce dernier exerça une forte influence et on peut supposer que Virgile força le trait pour s'en démarquer, lui qui, dépassant le point de vue de l'individu, entendait mettre sa poésie au service de la communauté et de l'histoire romaines.

16. Tibulle, II, 5, 107-108 : « mais depuis que Cupidon s'est emparé de tes armes, hélas, hélas, de combien ton art a-t-il fait le malheur? »

17. Properce, I, 1, 7 : « Cela fait déjà un an entier que ma fureur n'a pas cessé. »

18. Tibulle, *op. cit.*, II, 5 : « je chante sans cesse Némésis sans laquelle aucun de mes vers ne peut trouver de paroles ou de mesures justes. »

Comme l'*Énéide* ou les *Géorgiques*, les élégies II, 5 et II, 1 de Tibulle reprennent ces deux dominantes de l'idéologie romaine que sont la valorisation des temps du passé et l'éloge du *rus* en tant que dépositaire des valeurs d'autrefois, au premier rang desquelles figure la *pietas*. Mais elles ajoutent une réflexion sur l'amour, qui a pour caractéristique le refus de s'en tenir à une vision négative de la passion. Chez Tibulle, l'amour a deux visages, celui de Délie et celui de Némésis, et deux issues, l'une heureuse, l'autre malheureuse. Le poète donne à Cupidon une place d'honneur quand il se livre à un éloge des dieux de la campagne, décrit les temps pastoraux italiques comme le cadre d'amours heureuses et corrige la version virgilienne du bonheur du paysan avec sa famille en y ajoutant des notations sur les amours tumultueuses des jeunes gens.

L'élégie II, 5 se termine sur le souhait d'être à la fois un poète élégiaque et un *uates sacer*, revendication d'autant plus forte qu'elle s'accompagne d'une prise de position contre l'auteur de l'*Énéide*. Pour Tibulle, célébrer la *pietas* envers les divinités du *rus*, l'accomplissement des destins romains voulus dès l'origine par les dieux et la gloire des généraux de Rome est conciliable avec l'évocation de la félicité ou des malheurs amoureux. Il semble, à lire les vers de Gallus, transmis dans le papyrus de Qaṣr Ibrim, que ce dernier conjuguait aussi inspiration épique et inspiration érotique. Cela a été, en tout cas, l'option choisie par Properce au livre IV de ses élégies. Je conclurai, à ce propos, en proposant une dernière hypothèse, celle que l'élégie IV, 4 de Properce doive précisément plusieurs de ses motifs à l'élégie II, 5 de Tibulle : un tableau pastoral des origines de Rome, avec surimposition des lieux primitifs et des monuments actuels de l'*Vrbs*, le choix du jour des Palélies, une prêtresse de Vesta, Tarpéia, elle aussi en proie au *furor* amoureux et la sauvegarde de la cité par les dieux qui veillent sur Rome.